

<https://www.lepetitjournaldemenou.fr/spip.php?article328>

LE JOURNAL DE CAMPAGNE DE PHILIPPE-RENE GIRAULT

- Revue N°15 -

Date de mise en ligne : mercredi 20 mars 2002

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

-----L'informatique élargit d'une façon considérable le champ des investigations qui s'offre aux chercheurs. Ainsi, cette nouvelle technique nous a permis d'aller chercher, sur le site d'une de ses descendants, Philippe GRASSIN, le récit fait par Philippe-René GIRAULT de ses campagnes militaires sous la Révolution et l'Empire. Tout jeune soldat musicien, il participe à la bataille de Valmy et nous en donne un récit précis, sans arrière-pensée politicienne, qui permet de bien ressentir comment cette bataille a été vécue par un soldat du rang.

-----La guerre avait été déclarée. On nous fit partir pour le camp de Plausen (près de Strasbourg), qui était commandé en chef par le général LAMORLIERE, et en second par le prince de BROGLIE. Quoique l'ennemi attaquât de tous les côtés la frontière de France, nous restâmes quelques temps fort tranquilles. Nous vivions dans l'abondance, ne nous occupant que de manoeuvres et de fêtes. Nous reçûmes un jour la visite du maréchal LUCKNER, qui vint sonder les dispositions de notre armée pour le roi. Il trouva peu de sympathie parmi les soldats, malgré tout le soin qu'il prit pour les gagner.

-----Quelques jours après, ayant appris que l'ennemi entraînait en France, les soldats demandèrent hautement à marcher au secours de leurs frères. Les généraux et officiers se voyant dans l'impossibilité de les retenir se retirèrent et émigrèrent. Le camp fut levé de suite et l'on nous dirigea sur les fameuses lignes de Wissembourg où l'armée de CUSTINE vint nous rejoindre. Notre régiment fut envoyé à Lauterbourg, dans le camp retranché qui avait été formé sur les bords du Rhin, en face des légions de Condé et de Mirabeau où étaient presque tous nos officiers émigrés.

-----L'ordre vint bientôt de partir. L'ennemi entraînait en Champagne. Nous dûmes rejoindre l'armée formée dans cette province sous les ordres du général KELLERMANN. Nous passâmes par Haguenau, Phalsbourg, Bar-le-Duc, Vitry-le-François et nous arrivâmes, le 19 septembre 1792, dans les plaines de Sainte-Ménéhould, où l'ennemi était campé.

-----Dès le lendemain matin, de bonne heure, j'entendis ronfler le canon. Le tambour ayant battu aux vivres, j'allai à la viande avec un de mes camarades. L'endroit où se faisait la distribution était éloigné du camp et nous attendîmes longtemps avant que notre tour vînt d'être servis. Aussi, à notre retour, ne trouvâmes-nous plus personne au camp : notre régiment avait changé de position. Nous nous mîmes à sa recherche et comme nous ne pûmes obtenir aucun renseignement, nous marchions à l'aventure. Arrivés sur une hauteur, nous découvrîmes de tous côtés des troupes ; mais l'éloignement nous empêchait de reconnaître les uniformes. Nous allions cependant descendre le coteau, lorsqu'un officier vint, sabre en main, fondre sur nous, nous criant : « Arrêtez, scélérats ». Il nous prenait pour des déserteurs. Sans lui, nous allions à l'ennemi, car le gros des troupes que nous avions vu, c'étaient des Prussiens. Nous lui expliquâmes que nous étions égarés et le priâmes de nous indiquer la position de notre régiment. Il nous montra un moulin à vent et nous dit que nous devions trouver notre brigade près de là.

-----Nous nous mîmes de suite en marche, et, pour abrégier la route, nous voulûmes descendre directement la colline sur laquelle nous nous trouvions ; mais les boulets qui sifflaient sur nos têtes nous forcèrent à prendre un chemin moins direct mais aussi moins dangereux. C'est là que je vis pour la première fois des morts et des blessés. J'éprouvai d'abord une pénible sensation ; mais j'en vis bientôt un si grand nombre, que je m'habituai et ma sensibilité fut cuirassée pour bien longtemps.

-----J'eus bientôt rejoint mon régiment, qui prenait part au combat. Au moment où le feu était le plus animé, le fils du Duc d'Orléans, surnommé général EGALITE (Louis-Philippe), vint au milieu de notre musique et nous dit : « Musiciens, il y a assez longtemps que l'on joue Eà ira, jouez-nous donc Eà va ». A l'instant, nous nous mîmes à jouer et toutes les musiques en firent autant. Mais cela ne dura pas longtemps, car le morceau était à peine commencé que deux de nos musiciens étaient blessés et un tué, ce qui fit bien vite cesser la musique. Pour moi, je n'étais pas trop rassuré, car c'était la première fois que je voyais le feu. Heureusement, j'en fus quitte pour avoir mon habit tout emplâtré de la cervelle d'un officier qui fut tué à quelques pas devant moi. La même décharge d'artillerie qui nous avait épouvantés avait emporté vingt et un hommes du premier rang de notre cinquième compagnie. Nous étions obligés de nous coucher par terre, à chaque instant, pour éviter les éclats d'obus.

-----Dans la matinée, on ramassait bien des blessés pour les porter au village. Mais l'ennemi ayant dirigé quelques pièces de canon dans le fond où il fallait passer, il arriva que ceux qui portaient les blessés étaient tués en même temps que les blessés. Aussi fut-on bientôt obligés de forcer les soldats à faire ce service, et beaucoup de malheureux périrent faute de soins. A ce propos, je me rappelle avoir vu un soldat porter un blessé sur ses épaules. Ce dernier eut la tête emportée par un boulet et celui qui le portait marcha encore plus de dix pas avant de s'en apercevoir. Quelque étonnant que paraisse ce fait, j'en garantis la vérité.

-----Ce combat, qui porte le nom de Bataille de Valmy, à cause du petit village de ce nom près duquel il fut livré (20 septembre 1792) dura depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Notre régiment resta dans la même position, pendant tout ce temps, la pluie sur le dos, dans des terres grasses et sans vivres. L'action avait été trop chaude pour que l'appétit pût venir pendant la journée ; mais le soir, on songea à manger. Les soldats se rendirent au village et trouvèrent dans quelques maisons, du pain que les Prussiens avaient fait préparer la veille, fort à propos pour nous. On en trouva surtout dans le moulin à vent auquel on mit le feu, après avoir attaché le meunier aux ailes, sans doute parce qu'il avait trop bien reçu l'ennemi.

-----Nous étions à nous chauffer au feu du moulin, lorsque nous reçûmes l'ordre de changer de position. Nous nous mîmes en marche au milieu des terres labourées, qui avaient été imbibées d'eau toute la journée. Mes sous-pieds de guêtre se cassent, mes souliers, à tout instant, entrent dans la boue. Un train d'artillerie passe, je monte sur une pièce de canon ; mais on vient bientôt me faire descendre. La terre n'est plus qu'une pâte. Je ne tarde pas à perdre un de mes souliers. Un escadron de cavalerie arrive, je lui fais place au plus vite et je perds mon autre soulier. Me voilà donc, la nuit, seul et nu-pieds, au milieu de véritables fondrières et sans savoir où me diriger. J'avais perdu tout à fait la ligne de ma division. Je trouve bientôt un compagnon d'infortune, un sergent, qui, comme moi, s'est écarté et ne sait plus où porter ses pas. Nous continuons notre route à la grâce de Dieu. Mais nous sommes arrêtés au bout de quelque temps par un aide de camp qui nous apprend que nous sommes près de l'ennemi et qui nous indique la position de notre brigade. Nous suivons ses indications et avec beaucoup de peine et une marche de toute la nuit, nous arrivons, à la pointe du jour, à notre régiment.

-----Je trouvai tous mes camarades couchés dans la boue. Je m'apprêtais à en faire autant, car j'étais harassé de fatigue, lorsque le colonel, qui était près de là, m'appela et me demanda d'où je venais et pourquoi je n'avais pas fait route avec le régiment. Je lui racontai ce qui m'était arrivé. Il en fut tellement touché, qu'il eut la bonté de demander pour moi aux soldats qui l'entouraient, une paire de souliers. Il en trouva une qu'il paya six francs et qu'il me donna. Puis il me fit servir une bonne goutte d'eau-de-vie et s'informa de ma position, de mon âge (j'avais alors à peine dix-sept ans et j'étais petit et mince). « Petit, me dit-il, vous êtes bien jeune, mais vous en avez déjà plus vu hier, que tous nos anciens dans les guerres de Hanovre ».

-----Au jour, les troupes sous les armes s'attendaient à la reprise du combat. Mais le général en chef DUMOURIEZ négociait en secret une trêve avec le roi de Prusse. Notre régiment fut désigné pour former la garde du général KELLERMANN, qui était logé à Dampierre. Pendant que nous étions cantonnés dans ce pauvre village, on vint nous annoncer que le roi de Prusse allait passer pour se rendre à Sainte-Ménéhould, auprès du général DUMOURIEZ. On nous fit mettre en grande tenue et le roi, avec le duc de BRUNSWICK, passa devant notre régiment. Le général KELLERMANN fut invité par eux à les accompagner à Sainte-Ménéhould, mais il refusa. Peu de jours après, nous levâmes le camp et nous fûmes destinés à conduire les Prussiens au-delà des frontières.

-----Notre marche fut longue, nous ne faisons que deux ou trois lieues par jour en bivouaquant toutes les nuits. Il fallait donner le temps aux Prussiens d'évacuer leurs blessés et leurs malades qui étaient dispersés de tous côtés. Leurs chevaux ne pouvaient plus marcher, de telle sorte que si nous eussions poussé un peu plus vivement, ils auraient été obligés de laisser leur artillerie et leurs bagages en notre pouvoir. Nous ne les quittâmes qu'à Longwy,

dont ils s'étaient emparés un mois auparavant et qu'ils s'empressèrent d'évacuer.